

Entretien  
d'Amir Valle  
avec  
Ángel Santiesteban

© Emir Valle 2012

Traduction Jacques Aubergy

**L'atinoir**

Amir Valle est né le 8 janvier 1967 à Guantánamo. Après une enfance passée à Santiago de Cuba, il fait des études à la faculté de journalisme de cette ville avant de faire le service militaire et de commencer son travail de journaliste à la radio. Le jeune lecteur impénitent qu'il était devient alors un adepte entêté et consciencieux de l'écriture.

Amir Valle qui a été aussi publiciste, fonctionnaire culturel, traducteur et éditeur, a construit une œuvre littéraire reconnue par les plus grands écrivains de la langue castillane à travers ses romans et ses nouvelles qui s'inspirant souvent du genre noir dresse un tableau sans concession de la vie et de la société cubaine avec une écriture précise et percutante.

Il vit à Berlin depuis plusieurs années.

Deux livres ont été publiés en France :

*La nostalgie est un tango de Gardel - Equi Libro - 2008 (Bilingue)*

*La Havane-Babylone - Métallé - 2009 -*

[http ://amirvalle.com/es/](http://amirvalle.com/es/)

*La décennie 1990-99, a connu de sombres batailles que se livraient les nouvelles promotions d'auteurs en activité dans le monde des lettres cubaines, le nom d'Ángel Santiesteban était cité en de nombreuses occasions. Mais de manière assez étrange, toujours comme une « promesse ». Pourtant, parmi tous les écrivains issus d'autres générations devenus plus tard critiques pour juger le nouveau phénomène constituant ce qu'on allait appelé la Génération de 90 ou Les Novísimos, pas un seul n'a réussi à écrire avec la force et la transcendance de ses nouvelles. Et Ángel, à cette époque, était encore un très jeune écrivain.*

*Après n'être resté pas plus de deux ans sous la tutelle d'Eduardo Heras León<sup>1</sup>, Santiesteban atteint les sommets en 1989, avec une mention qu'il obtient au Prix de la nouvelle Juan Rulfo organisé chaque année par Radio France International. C'est là, l'une des récompenses les plus prestigieuses et les plus recherchées et une véritable plate-forme de lancement pour les meilleurs écrivains de la littérature latino-américaine d'aujourd'hui. Ainsi commence son histoire et son mythe. Plus qu'un encouragement, cette distinction va lui permettre de terminer le livre Sur : latitud 13. À deux reprises, 1992 et 1994, il l'envoie au Prix Casa de las Américas. Son ouvrage suscite un débat acharné dans des circonstances extra-littéraires et indignes. Malgré la qualité de ses*

---

<sup>1</sup> La Havane 1940. Écrivain, éditeur, journaliste et critique littéraire et de danse classique. Publié dans de nombreux pays de langue hispanique.

*nouvelles, il ne gagne pas le trophée que se partagent deux livres parmi les plus médiocres qu'on ait primés tout au long de l'histoire de ce concours dans la catégorie de la nouvelle.*

*Mais la persévérance est une caractéristique de la personnalité d'Ángel Santiesteban. Convaincu que le livre finirait par paraître un jour, il en change le titre et le présente en 1995 au Prix UNEAC organisé par l'Union des Écrivains et Artistes de Cuba. Malgré sa position sur le sujet qu'il aborde dans ses nouvelles (les guerres internationalistes de Cuba en Afrique) radicalement opposée à celle du gouvernement, il l'emportera cette fois-là. Ce n'est qu'en 1998, qu'il paraît sous le titre Sueño de un día de verano (Songe d'une nuit d'été), amputé de quelques nouvelles considérées comme « polémiques ». Ce sera un véritable choc pour les écrivains cubains auteurs de nouvelles des années 90. Au même moment on publiait dans l'île les meilleurs livres des auteurs les plus reconnus de sa promotion : Alejandro Álvarez Bernal, Alberto Garrido, Guillermo Vidal, Sindo Pacheco, Alberto Guerra, Raúl Aguiar, Alberto Garrandés, Jorge Luis Arzola, Anna Lidia Vega Serova y José Miguel Sánchez, pour n'en citer que quelques uns. C'est aussi à ce moment-là que plusieurs d'entre eux commençaient à être régulièrement présents dans les grandes maisons d'édition internationales publiant des textes en espagnol comme ce fut le cas d'Ena Lucía Portela, Karla Suárez, Ronaldo Menéndez, Alexis Díaz Pimienta, Andrés Jorge González. Mais une bonne partie d'entre eux allaient vivre un long et lent exode - plus de la moitié vivent aujourd'hui en dehors de l'île - alimentant avec la qualité de leurs œuvres la solide littérature cubaine déjà constituée au cours des cinquante dernières années.*

*En 2001, à peine deux ans plus tard, il gagne cette fois le prix Alejo Carpentier de nouvelle, avec son livre*

Los hijos que nadie quiso. *Un choix de textes tout aussi dérangent pour la position officielle en vigueur en ce temps-là en traitant la question de la guerre en Afrique avec Los olvidados\*<sup>2</sup> ou d'autres comme la fuite vers l'exil en radeau avec Los hijos que nadie quiso\*, la dureté du système pénitentiaire cubain avec La Puerca et La Perra\*, l'abattage illégal de viande de bœuf avec Lobos en la noche et le retour de la prostitution due à la crise économique avec Los aretes que le faltan a la luna\*. Nous sommes nombreux, écrivains, critiques ou observateurs des lettres cubaines à nous demander encore aujourd'hui pourquoi des « structures éditoriales » s'entêtent à rééditer des livres qui ne se vendent pas, écrits par des auteurs que personne ne lit jamais et ignorent un livre comme celui-ci qui s'était littéralement « arraché » dans les librairies cubaines en seulement deux semaines.*

*Il est pratiquement impossible de trouver à Cuba un seul exemplaire de Dichosos los que lloran qui a reçu en 2006, le prix Casa de las Américas et fut épuisé en quelques jours lors de la Feria Internacional del Libro de La Habana.*

*Je dois aussi ajouter qu'en plus d'une fraternité née en périodes de vaches grasses ou de vaches maigres, j'ai toujours partagé beaucoup de choses avec Angel. L'enseignement d'Eduardo Heras León, les abrazos aux camarades de promotion, leur joie pour les premiers prix qu'ils remportaient et bien d'autres choses encore sans oublier une ou plusieurs petites amies. C'est de cette complicité forgée entre abrazos et disputes, ententes et fâcheries, qu'est née cette entrevue qui arrive à un moment algide, dangereux et (je le sais) traumatisant dans la vie de cet écrivain considéré par beaucoup de critiques et d'écrivains latino-américains comme le plus important des nouvellistes cubains vivant actuellement dans l'île.*

---

2 Nouvelles publiés dans le recueil Laura à La Havane - L'atinoir - 2012

\*\*\*

## LES ESPACES INTIMES

\*\*\*

**Certains domaines de la vie personnelle d'un écrivain, même s'il préfère le plus souvent les tenir secrets, sont déterminants lorsqu'il s'agit de comprendre ce qui par certains aspects en fait sa « marque », quand il faut saisir ce regard unique sur la vie qui peut souvent correspondre ou non à cette différenciation créative que certains appellent le « style propre ».**

**Je voudrais que nous parlions des trois moments dans les premières années de ta vie qui, d'après les conversations que nous avons eues toutes ces années, ont été essentielles pour l'écrivain que tu es aujourd'hui. Mais j'aimerais que tu les regardes avec beaucoup de recul et que tu essaies de bien expliquer les changements provoqués dans la personne qui naissait alors en toi et comment ont-ils pu influencer dans ton point de vue d'écrivain sur un sujet qui chez toi est récurrent : « la voix des perdants ».**

**Commençons donc à parler de l'entourage familial : ta mère, le « Grand Luis », tes frères.**

Ma mère est le commencement de ma création et elle a bien failli en être la fin. J'ai eu beaucoup de mal à pouvoir survivre sans sa présence. Elle a été mon amie indéfectible, une complice de tous les instants. Ses yeux ont vu passer

toute ma littérature. J'ai appris à percer ses rêves et ses douleurs, et je les ai écrits. C'est à travers son silence que j'ai été pénétré de cette aversion pour le système. Elle passait son temps, le matin à l'aube, à écouter la radio sur ondes courtes : *Radio Martí*, *Radio Mambí*, la chaîne *Camilo Cienfuegos*. Elle écoutait Huber Matos<sup>3</sup> qu'elle admirait profondément pour toutes les souffrances qu'il devait endurer et son attitude stoïque pour supporter vingt ans de condamnation injuste. Même toi, Amir, il t'est plusieurs fois arrivé de rester jusqu'à l'aube avec elle parce qu'elle voulait te faire écouter une information importante. J'ai quelques fois l'impression que c'est elle qui a écrit les paroles de la chanson de *Willy Chirino* « *Ya viene llegando* ». <sup>4</sup> Elle disait toujours que Castro n'en avait plus pour longtemps à être au pouvoir. C'est elle qui m'a expliqué que nous avions un cardinal. Elle avait eu ces mots ingénus et touchants : « Cardinal c'est plus haut dans la hiérarchie que *comandante* ». Elle avait dit ça avec de la dévotion dans la voix. C'est elle qui m'a transmis ce grand sentiment de douleur au moment du départ de mon frère aîné à la guerre en Afrique. On lui avait promis qu'il aurait un camion tout neuf à son retour dans son unité de travail. Quand il est revenu, ils avaient fermé l'usine. C'est pour elle que j'ai refusé d'aller en Angola. J'ai dit que je ne voulais pas la voir souffrir encore une fois et que j'étais sûr que la population angolaise ne nous remercierait jamais de notre présence sur son territoire et nous voyait comme une force d'occupation.

C'est aussi pour ma mère que j'ai refusé de faire le

---

3 Né en 1918. Ecrivain cubain, opposant au régime de Battista et combattant décisif dans la lutte aérienne aux côtés de Fidel Castro ce qui vaudra le grade de *commandante*. Opposé à l'orientation marxiste de la révolution cubaine, il mène des actions de résistance et sera emprisonné avant de s'exiler à Miami où il participe activement à la dissidence.

4 Ça y est, il (notre jour) arrive.

Service Militaire Obligatoire. Mes séjours à l'âge de 17 ans dans des prisons comme celle de *La Cabaña*<sup>5</sup>, m'avaient suffisamment servis d'expérience sociale pour savoir ce que je voulais être et défendre. Les psychiatres diagnostiquèrent une claustrophobie et j'ai pu finalement échapper à l'armée.

Les yeux de ma mère ont été le grand écran qui me dictait ce qu'était ma littérature.

Après son divorce avec mon père, elle a épousé *Luis* en secondes noces. Le « *Grand Luis* », comme tu l'appelles. Un homme profond et beau. Tu l'as très bien connu. Il a été mon père et mon modèle. Il était plein de contradictions : Il avait une corpulence immense et en même temps c'était un enfant de mon âge. Il était rude et sentimental. Un homme qui n'avait pas fait d'études mais possédait une surprenante philosophie de la vie. Il s'est occupé de moi, de mes frères, de mes neveux et d'amis comme toi, avec une ferveur malade.

Mes frères m'ont appris que la famille était au-dessus de toute sorte de dispute. Le plus infime motif nous unissait pour nous sentir forts et solidaires. Ma sœur Mary qui vit à Miami depuis plus de vingt ans, a toujours été ma seconde mère ; elle était encore une enfant lorsqu'elle a assumé ce rôle. Dès ma naissance, j'ai été son jouet. Les téléphones portables n'existaient pas encore, tout au moins à Cuba, lorsque nous avons fixé un jour et une heure pour observer la lune au même instant. C'était une façon de nous trouver du regard.

Pour avoir accompagné ma sœur jusqu'au rivage quand elle a voulu abandonner le pays et l'avoir regardée partir, ils m'ont enfermé pendant quatorze mois dans les prisons les plus impensables et les plus terriblement injustes de tout ce que j'ai pu lire sur le sujet. Même pas dans les romans

---

5 Voir la nouvelle *La Chienne* dans *Laura à La havane*, L'atinoir 2012

qui décrivent les prisons d’Afrique du Sud au temps de l’apartheid, on trouve cette injustice et cette famine des prisons cubaines. Mes frères ont été arrêtés en pleine mer par un bateau de l’INDER<sup>6</sup>. Quand, ils ont voulu les ramener, ils ont lancé le moteur hors-bord à la mer pour les en empêcher. Mais ils n’ont pas pu éviter d’être remorqués par la vedette des Gardes-côtes. Ils ont été condamnés à dix ans de prison. Mon tour est venu pour « recel ». Et alors ma mère s’est soudain retrouvée avec tous ses enfants en prison et dispersés dans plusieurs prisons. Elle s’épuisait à faire le trajet d’une prison à l’autre. Je n’oublierai jamais son image stoïque en traversant ces portes couvertes de rouille, son entêtement pour exiger des gardiens qu’ils respectent nos soi-disant droits, ni son sang-froid face à leurs plaisanteries quand ils lui demandaient si elle était avocate. Elle leur répondait qu’elle était Mère et que c’était bien suffisant et elle ajoutait que certains l’avaient oublié mais que c’était comme ça. Moi, à travers les barreaux, je voyais ces outrages qu’elle subissait sans pouvoir la défendre. Après son départ, je gardais pendant plusieurs heures la meurtrissure des barreaux sur mon visage. C’était le désespoir, l’impuissance de ne pouvoir la protéger de ces accusateurs abusifs, sans âme ni conscience. Nous n’avons jamais pu nous racheter pour lui avoir fait subir toute cette angoisse. Je crois bien que nous en le pourrions jamais. Mais malgré tout cela, je ne l’ai jamais entendue se plaindre. C’est pour ça que j’ai tant voulu réaliser mon désir d’être écrivain. Elle admirait mon choix et en était fière. J’ai pu l’emmener à des lectures et aussi lui dédier un livre qu’elle a emporté entre ses mains dans ce moment de douleur qui m’a rappelé cette même impuissance que j’avais ressentie en prison.

---

6 Institut National du Sport de L’Éducation Physique et de la Récréation.

## **L'époque où tu as été « Camilito ».**

Ce furent mes années d'ingénuité. J'ai toujours été attiré par la vie militaire. Je voulais être officier tactique dans l'Infanterie. Mais Dieu en a décidé autrement, c'est pour ça que malgré tout cela, même le douloureux châtement imposé à ma mère nous voyant tous en prison, je remercie le Ciel de m'avoir empêché d'aller plus loin. Cette année-là, j'allais commencer mes études à l'Académie Militaire.

Grâce à la prison, j'ai mûri très vite, j'ai brûlé des étapes. J'ai appris en partie à comprendre les être humains. J'ai vu leurs peines, leurs douleurs, leurs désirs, leurs frustrations, leurs rêves. Je les ai touchés et ils ont pénétré au plus profond de moi-même comme un « Doctorat en Sociologie sur le Système ». Depuis j'en porte les cicatrices. Quand j'écris je vois apparaître les visages pleins de tristesse des prisonniers qui m'ont accompagné tout au long de ce voyage en enfer mais aussi l'agonie des mères obligées de nous laisser là. La douleur a été telle que mon subconscient m'a obligé à écrire, à saigner cette angoisse à travers des mots. Je sentais par moments qu'ils allaient exploser en moi. Écrire, a été une cure qui m'a sauvé et m'a fait supporter cette année-là plus tout ce que j'ai du subir sans tomber dans la démence. Depuis, écrire est ma salvation, l'exercice qui me fait résister chaque instant à ce gouvernement d'injustice.

Avant d'aller en prison, je n'avais jamais imaginé que je pourrais être écrivain. Je détestais les lettres qui me paraissait réservées aux faibles. En ce temps-là, j'ignorais cette force qu'ont les mots, je ne savais pas qu'une phrase pouvait avoir la puissance et autant de pouvoir destructif qu'un obus et même plus encore. On n'utilise un missile qu'une seule fois alors qu'une phrase s'inscrit dans le temps et explose avec la même force voire même plus chaque fois qu'on la prononce.

## Luyanó et ta jeunesse.

Luyanó c'était Paris. Il y avait toutes les lumières de l'univers malgré les éternelles coupures de courant qui deviendraient plus fréquentes encore pendant *El Período Especial*<sup>7</sup>. Mais cette obscurité-là était faite de lumières de néon. Je n'imaginai pas ma vie sans mon quartier. Là j'avais tout. Je m'y sentais comme un roi malgré tout un monde marginal que j'ai vu bien des années plus tard. Tous ces gens me paraissaient normaux, bons, indispensables. Avec eux, j'ai été heureux et je garde un bon souvenir de ces années-là. Nous formions avec les voisins une grande famille. Lorsque je rêve de l'enfance, des grands-parents, de mes amis, je les retrouve toujours dans ce temps et cet espace.

Mais aujourd'hui, avec le recul, je me demande comment j'ai pu le supporter. Je retourne de temps en temps au quartier. Ma fille y habite et elle aime cet endroit comme moi, je l'ai aimé. Mais aujourd'hui en me promenant dans les rues, je me sens comme étranger.

Je veux remercier le père d'un ami qui m'a donné un bon conseil en nous avisant que perdre son temps assis à chaque coin de rue ne nous menait qu'à l'échec. J'ai remarqué les hommes qui restaient là pendant de longues heures à cet endroit-là. J'ai imaginé ce que pouvait être leur vie et j'ai réfléchi à leur avenir. La plupart avait des tatouages faits en prison, des marques laissées par des balles et des coups de couteaux auxquels ils avaient survécus. On les respectait pour ça.

Finalement ces vies gâchées m'ont tellement effrayé que je ne me suis même plus arrêté dans la rue lorsqu'un ami

---

7 « Période Spéciale en temps de paix » décrétée par Fidel Castro lorsque les difficultés dûs au blocus et à l'arrêt des échanges avec l'Union Soviétique feraient naître une crise économique sans précédent.

m'appelait. Tout en m'éloignant je trouvais toujours un prétexte et je continuais à toute vitesse voulant m'échapper d'un destin naturel qui m'était peut-être réservé et qui m'effrayait. J'évitais ces endroits comme un virus qui attend le moment de pénétrer dans ton corps et t'incuber.

Ceux que j'ai laissés là, ceux qui n'ont pas pu émigrer, ont passé leur vie sans laisser de traces, sans rien apporter à leur temps. Le plus injuste ou le plus triste c'est qu'il n'en ont jamais eu conscience, personne ne leur a expliqué. Ils ont assumé leurs destins sans se plaindre ni avoir la moindre ambition pour se surpasser.

**Il y a un moment définitif pour ta carrière d'écrivain qu'il me semble juste de rappeler même s'il s'agit pour toi d'un sujet difficile. Je veux parler de ta rencontre avec l'écrivain *Eduardo Heras León*. Laissons de côté les nettes différences idéologiques qui ont pu naître entre Eduardo et nous. Peux-tu nous dire comment s'est faite cette rencontre et quels ferments spirituels et intellectuels t'a apporté cette relation fraternelle de plusieurs années connue de toute notre génération comme un exemple de loyauté et partagée par beaucoup d'entre nous, ces garçons qu'on a appelés « le groupe du chino *Heras* ? »**

Comme je te l'ai dit avant, lorsque je suis sorti de prison, accusé d'avoir accompagné ma sœur jusqu'à la plage et que l'on m'a acquitté (les juges avaient considéré qu'étant son frère je n'avais pas commis un délit de « recel » et que mon seul intérêt était de la protéger) j'avais déjà fait à ce moment-là quatorze mois de prison. C'est là que j'ai eu envie de devenir écrivain. La création était pour moi quelque chose de totalement magique. Après avoir voulu être le roi de mon quartier, il fallait que je devienne un dieu avec ma création.

Dès mon enfance, j'avais suivi des cours de peinture à la Maison de la Culture. Lorsque j'ai cherché à en savoir un peu plus on m'a dit qu'il y avait une Maison des Écrivains. Je m'y suis tout de suite inscrit. Après j'ai su par le journal qu'une manifestation célébrait l'anniversaire des éditions de l'Institut Cubain du Livre et que l'entrée était libre. Avec un groupe d'amis accompagnés de leurs petites amies nous y sommes allés. C'est là que j'ai connu Eduardo Heras. Je suis tout de suite allé le voir, décidé à lui faire lire le manuscrit même pas dactylographié d'un abominable roman qui serait le premier d'une série de livres tout aussi abominables que j'allais écrire par la suite. Heras, avec des faux-fuyants m'a expliqué qu'il était très pris par son travail de directeur du département d'écriture sans me promettre qu'il le lirait. Mais moi, de mon côté, comme j'avais tout le temps de l'univers devant moi, je lui ai dit que j'attendrais. Trois mois plus tard, j'ai ressentis les premiers symptômes d'anxiété. Au bout de six mois, j'étais au désespoir. J'avais besoin d'un avis des plus éclairés sur mon « roman ». Je pensais que tant que je ne connaîtrais pas son point de vue je ne devais pas aller plus loin. Mais d'un autre côté, avec l'impatience de mes vingt j'avais l'impression que la vie s'arrêtait. Pour me jeter à corps perdu dans la littérature, j'avais besoin du coup de pistolet qui donnerait le départ.

Après m'être présenté plusieurs fois à son bureau, il m'a promis qu'il le lirait à la fin de la semaine pour se débarrasser de moi. Et j'ai attendu. Il m'appelé au téléphone le dimanche suivant chez ma fiancée et m'a dit de venir le voir le lendemain.

Quand je suis arrivé, le roman était posé sur son bureau. J'avais trouvé ça magnifique. Après il m'a expliqué pendant vingt minutes qu'il devait lire je ne sais combien d'ouvrages et, bien sûr, que le « roman » n'était pas publiable, que je devais apprendre les techniques

littéraires. Je commençais à me dire comprenant à demi-mots que je ne pourrais jamais réussir mon projet de carrière d'écrivain, que je n'étais pas fait pour ça. Inquiet, je réfléchissais à ce que je pourrais faire d'autre. Alors *Heras* a fait une pause, il est resté silencieux un moment et m'a dit : « Je peux te dire qu'un texte me suffit pour savoir si quelqu'un perd son temps... et dans ton cas, après avoir lu quelques phrases, je peux t'assurer que tu as du talent et que si tu en as vraiment l'intention, tu seras écrivain et tu réaliseras ton ambition. Tout dépend de ton instinct, de ta volonté, de ta persévérance dans la lecture. C'est là que se trouve tout ce que tu cherches et que tu dois apprendre ». Sans rien ajouter il m'a regardé. Il avait peut-être sans doute remarqué ma frayeur, préparé comme je crois que je l'étais à entendre un avis défavorable plutôt que favorable. Je tremblais en pensant à la responsabilité d'être écrivain. En ce temps-là ce mot avait une énorme importance pour moi mais il était lointain à la fois. Je peux te dire que dans une certaine mesure il l'est encore aujourd'hui.

J'ai alors pris une voie continue où à chaque minute j'avais le devoir de poursuivre celui que je venais de vivre. Dans ce long combat intérieur, il m'a apporté ses conseils. Il est un Maître véritable et unique parce que là est sa vocation. *Eduardo Heras* a fait de nombreux métiers, certains les plus incroyables, mais je suis sûr que sa vocation c'est l'enseignement. C'est aussi grâce à lui que je vous ai connus, vous, mes frères, un cadeau de la vie, vous qui m'avez appuyé, vous, mes premiers critiques, mes premiers éditeurs. Je vous ai connus dans ce premier Séminaire au Centre *Alejo Carpentier* en 1985. À cette époque j'étais l'homme le plus heureux de l'univers, et peut-être que nous l'étions tous aussi. Je me souviens que c'est toi qui nous a appris ce qu'était la poésie dans la prose, ce que j'étais bien incapable de déchiffrer en ce temps-là. Tu avais eu la bonté de le faire avec ma nouvelle

*Sur : Latitud 13.* Je me souviens même de la phrase que tu avais choisie comme exemple. Quelle n'avait pas été ma surprise d'écrire de la poésie sans le savoir.

C'était en 1985. J'avais été invité à assister comme auditeur à cette rencontre d'écrivains. Évidemment, je n'étais pas encore reconnu comme écrivain. Je venais de faire mes tous premiers pas dans le monde littéraire. C'est ce jour-là que je vous ai connus. *Arzola* était épouvanté par toutes les lumières de cette grande ville qu'il découvrait, bien différente de l'obscurité de *Sanguly*, son village natal. Un autre écrivain, lui, n'arrivait pas à croire que des portes vitrées puissent s'ouvrir seules lorsqu'on s'en approchait et il cherchait partout le préposé qui actionnait le mécanisme. Il fallait voir aussi sa surprise devant les marches de l'escalier du magasin *Variedades* de la rue *Galeano* qui montaient toutes seules. Nous étions si naïfs !... Je me souviens aussi d'une anecdote à l'hôtel Lincoln qui m'a marqué pour toujours. C'était la première fois que j'entendais parler de *Rulfo*, de la théorie de l'iceberg d'Hemingway et de tout le reste. À l'heure du déjeuner vous m'aviez dit qu'il y avait toujours des absents parmi les invités et que je pourrais participer au repas. J'avais refusé mais vous aviez insisté, et alors, tout aussi fasciné que *Arzola* avec les lumières de la ville, j'avais découvert ce à quoi je consacrerai ma vie. J'étais pressé d'écrire, j'avais hâte d'apprendre, de venir au monde qui battait en moi. Je donnais des coups de pieds pour sortir, pour être enfanté. Au moment de m'asseoir à table, un fonctionnaire membre du comité organisateur qui m'avait pourtant vu pendant les conférences et les lectures m'a demandé qui j'étais et m'a fait sortir de la salle. Et je suis parti, honteux. Je n'étais là pour manger gratuitement, je voulais encore vous écouter parler de l'écriture, du métier, d'un monde fascinant et magique qui me donnait la fièvre, une immense émotion et allait m'empêcher de dormir.

J'étais le dernier écrivain qui rejoignait la « génération des *Novísimos* », comme on allait effectivement nous appeler après. C'était peut-être la punition que je méritais pour mon retard. J'étais donc sorti en vitesse du restaurant. Je voulais partir le plus loin possible. Je n'étais pas vexé mais furieux d'être allé dans un endroit qui ne m'appartenait pas, pour lequel je n'avais pas mérité le droit de m'y trouver. J'avais fait cent mètres quand j'ai entendu des cris qui m'appelaient. Vous étiez tous là et vous me suiviez. Tu étais en tête du groupe que formaient *Arzola, Gume, Garrido, Guillermito Vidal, Marcos, Alfredo Galeano, Torralba* et *Eduardo Heras*. Dans un élan de solidarité vous aviez décidé de venir avec moi et de parler encore de littérature en mangeant une pizza *a cappella* au beau milieu de la rue *Galeano*.

J'ai pris ça comme un pacte d'amour. N'importe quelle dispute avec les membres de ce groupe ne peut et ne pourra jamais me faire oublier votre geste envers moi.

Et regarde s'il est bien vrai que chacun naît en portant la marque de ce qu'il sera tout au long de sa vie. Il y a quelques mois, mon ancienne avocate dans le procès où l'on m'accuse en me calomniant pour m'obliger à fermer mon *blog*<sup>8</sup>, m'a demandé une lettre de l'Union des Écrivains de Cuba qui fasse état de ma carrière littéraire et des distinctions que j'ai reçues. Mon intuition me disait qu'ils ne le feraient pas. Mais elle a tellement insisté que je les ai appelés. J'ai été reçu par le même fonctionnaire qui m'avait expulsé du restaurant de l'hôtel ce jour-là. J'avais eu l'occasion d'être en relation avec lui en essayant d'oublier chaque fois l'attitude qu'il avait eue avec moi. Un geste que j'avais compris. Il avait la responsabilité en tant que fonctionnaire de surveiller la discipline et de contrôler la manifestation. Mais quand je lui ai parlé de la lettre il a

---

8 <http://loshijosqueniequiso.blogspot.fr>

reçu ma demande sans le moindre enthousiasme et m'a dit de rappeler le lendemain. C'était pour me dire qu'il pouvait seulement me remettre une lettre déclarant que j'étais écrivain, que j'étais membre de l'Association des Écrivains et rien de plus. J'ai insisté pour qu'ils puissent rajouter que j'avais remporté le prix de la *UNEAC*. Il n'a rien voulu savoir et m'a répété « c'est ça et rien d'autre ». Plus tard, tout ça m'a fait rire. J'ai trouvé que c'était si ridicule et si délirant que j'en ai eu honte pour eux. Je leur ai dit que ça ne faisait rien que je pourrais m'en sortir sans cette lettre. Je n'ai plus jamais rappelé.

Pour être sincère, je dois dire qu'ils m'ont envoyé une bouteille de vin pour mon dernier anniversaire. Je me suis souvenu de cette lettre de *Dulce María Loynaz*<sup>9</sup> à l'écrivain et journaliste espagnol *Santiago Castelo* où elle lui disait que Fidel Castro lui avait envoyé pour son anniversaire une boîte de bonbons et ajoutait : « Ils n'étaient pas empoisonnés ». Et bien moi aussi je peux dire la même chose.

En hommage à *Heras*, mon fils Eduardo porte son prénom. Il est aussi son parrain. Je peux assurer et toi tu le sais très bien qu'il n'est pas de maître qui puisse l'égaliser. Je peux aussi ajouter qu'il ne peut y avoir un parrain meilleur que lui.

Il y a eu un moment où nous avons beaucoup parlé de politique. Pour garder notre amitié, nous avons décidé, un jour, de ne plus aborder le sujet. Et nous nous y sommes tenus par la suite.

---

9 Poète, romancière et juriste cubaine (La Havane 1902-1997). Docteur en lettres et avocate, elle collabore aux plus prestigieuses revues culturelles cubaines. Infatigable voyageuse elle parcourt le monde pour présenter sa poésie d'une expression nettement féministe et fortement intimiste. Elle reçoit en 1986, le prix *Nacional de Literatura*, la plus haute distinction littéraire cubaine et en 1992, le prix Cervantes considéré comme le Nobel hispano-américain. Elle passe les cinq dernières années de sa vie cloîtrée dans son hôtel particulier du quartier *El Venado* de La Havane.

Mais la vie nous oblige toujours à suivre certains chemins et c'est à nous de choisir lequel suivre. Les nôtres se sont séparés. Lui, il a préféré défendre se système archaïque. Il a conscience de son immobilisme mais il s'obstine à le défendre. Comme je te l'ai dit avant, il m'arrive de le comprendre, je ne vais jamais mettre sa sincérité en doute. Il est sans doute trop tard pour hésiter. Ce serait comme se trahir soi-même. C'est vrai que ce n'est pas chose facile de reconnaître que tous ces sacrifices ont été vains. Lui, il voit *Fidel Castro* comme l'homme qui s'est trouvé derrière lui quand il risquait sa vie à *Girón*. Et ça, je le respecte. Chacun a son passé et sa conscience.

Quand j'ai lancé le *blog*, que j'ai ouvert sur le domaine de *Cubaencuentro*, il m'a envoyé un message du Canada affirmant que je l'avais trahi. Depuis je n'ai plus jamais été en contact avec lui. J'ai respecté sa décision parce que c'est sa volonté et aussi par reconnaissance. Je n'ai pas changé là-dessus.

Mais le présent n'efface pas le passé, n'est-ce pas ?

**Quelque chose a attiré mon attention. D'abord tu as dit que tu avais remis à Heras un « abominable roman » ce qu'on peut très bien comprendre puisque c'était le premier que tu écrivais sans encore maîtriser les techniques d'écriture. Mais tu as rajouté qu'« il serait le premier d'une série de livres tout aussi abominables que j'allais écrire par la suite » Peut-être considères-tu que ta littérature est abominable ? Pourquoi ?**

Ma littérature n'est pas du genre à être dégustée. Elle n'est pas faite non plus pour passer un bon moment. Mais c'est comme ça qu'elle a surgi en moi. Dès que j'ai commencé à proposer mes premiers textes aux lecteurs, ils venaient presque tous me voir pour me dire qu'ils ne pouvaient pas supporter mes textes. Ma littérature les

déprimait, elle leur paraissait morbide, frustrante, elle leur faisait mal. Et rien ne me rendait plus heureux que de les entendre me confier leurs impressions. Moi je souffre beaucoup dans mon processus créatif et il semble que j'ai réussi à le transmettre. Les lecteurs se sont plaints de l'angoisse que j'ai provoqué en eux, à tel point qu'il leur est arrivé de lancer le livre contre le mur. Mais ils me disent aussi qu'ils sont vite allés le chercher pour reprendre la lecture.

Ma littérature est celle de la douleur des gens de chez nous, de leur frustration. Elle est la voix de beaucoup qui voudraient lire leurs expériences et les voir d'une certaine façon se refléter, que leurs problèmes intéressent d'autres personnes. Et cela, je l'ai ressenti comme une mission.

**Dans un de mes essais, il y a deux ans, j'ai dit qu'à Cuba les limites de la marginalité s'étaient tellement diluées que la marginalité sociale, spirituelle et morale était un phénomène que l'on trouvait partout. Dans ton cas, du fait de ton origine humble comme on l'a vu, tu as été obligé de cohabiter avec la marginalité havanaise presque dès que tu as ouvert les yeux. Je me souviens qu'un jour dans une conversation que nous avons tous les deux tu m'as dit, et je cite de mémoire, que ce monde était aussi « impitoyable que ce qu'il était humain et beau ». Dans quelle mesure ces influences de la marginalité déterminent ta propre personnalité et ta qualité d'écrivain. ?**

Les marginaux savent qu'ils le sont et ils ne s'en cachent pas, ils l'acceptent et l'assument. Ils n'ont aucune duplicité. L'amitié est pour eux un code dans le genre de l'*omerta*. Ils donneraient leur vie pour la tienne sans se poser de question. Ils ont leur éthique marginale et la trahison est impardonnable. Ce qui représente pour moi

tout ce que je suis. Mes amis, et je le leur dis toujours, sont libres d'être comme ils ont choisi d'être. Même s'ils veulent être au Parti Communiste et qu'ils l'assument. La plupart de ceux que je connais y sont pour avoir une reconnaissance du système. En réalité, ce sont des opportunistes. Quand tu parles avec eux, tu te dis que les dissidents ce sont eux. Mes amis peuvent être marginaux, professeurs ou analphabètes, gays ou asexués. Ils peuvent arriver avec une tête humaine sous le bras, quoi qu'il arrive, je chercherai toujours à les protéger et à leur faire prendre conscience de leur erreur. Mais ce que je ne ferai sûrement jamais, c'est de les abandonner et de les juger. S'il faut aller les voir en prison, je serai parmi les premiers à y aller. Pour moi, l'amitié, c'est comme ça. C'est ce qu'on m'a appris dans mon quartier. Cela veut dire qu'il ne faut jamais abandonner l'autre et encore moins au plus mauvais moments.

Dans mon quartier on m'acceptait comme j'étais, comme quelqu'un d'étrange et sympathique. Ils m'observaient dans ma création avec crainte et respect à la fois. Ils me regardaient avec la même tension que si j'avais été un physicien en train de fabriquer une bomba atomique. En 1992, quand j'ai eu mon premier ordinateur, un 286 à couleurs monochromatiques, l'un d'eux, pas très rassuré, est venu me demander pendant que j'écrivais si je questionnais la machine sur le sujet que je voulais traiter et si c'était lui, l'ordinateur, qui du coup écrivait les nouvelles. Qu'il ait eu cette idée m'a paru sauvagement génial. Je le lui ai répondu que c'était un peu les deux choses à la fois. Alors, il a été tout content. Je m'étais mis à sa portée, sans monter toutes les différences entre nous et il l'a accepté, radieux.

Je me souviens d'une autre anecdote avec notre professeur *Salvador Redonet*, cet homme inoubliable que toi et moi gardons encore dans notre cœur. Il vivait, lui

aussi, dans un espace marginal. À l'arrière de sa maison il y avait une cour. Les voisins jouaient au domino en buvant. Dès qu'ils voyaient qu'il avait allumé sa chambre pour préparer son cours à l'université ou une anthologie où il nous incluait presque toujours pour notre grande fierté, ces gens, d'un niveau culturel pas très élevé, demandaient à tout le monde de baisser la voix « parce que le prof est en train d'étudier ». Les marginaux ne sont pas jaloux de la réussite des autres. Bien au contraire, ils se sentent comme leurs gardiens. Ils les protègent et les respectent.

**Dans ton œuvre, comme dans toutes celles de notre génération, la sensualité et l'érotisme ont une forte présence. Mais chez toi, comme je l'ai écrit une fois, il s'agit d'« une sensualité déchirante et d'un érotisme cruel pouvant aller jusqu'à l'agressivité, presque bestiale ». Je sais qu'une bonne partie de ta vision sur ce sujet est née bien des années avant, dans cette drôle de relation d'amour et de haine, de rejet et d'admiration que tu as eue avec ton père. C'était un libertin, un machiste menant une vie dissolue d'après ce que tu m'as raconté sur ces premières années. Mais presque tous les hommes étaient comme ça en ces temps difficiles qu'il a dû vivre. Que penses-tu de cette influence-là, ou d'autres tout aussi possibles en ces années-là, sur le narrateur qui crée ces mondes de violence sexuelle, presque sans foi ni loi, où le sexe appartient à une psychologie propre à de nombreux personnages ?**

Ah ! Mon père... Il m'a transmis dans les gènes ce besoin d'une constante présence féminine. Il n'y a rien de plus important pour moi. Rien ne me rend plus heureux qu'une femme à mes côtés. Et tout particulièrement la présence de ma femme. Mais j'apprécie aussi celle de

toutes les femmes qui m'entourent ; que ce soient des femmes de ma famille, des amies ou même des inconnues.

Cette sensualité déchirante, agressive et cruelle, c'est en prison que je l'ai vue. Des hommes mordaient les murs à cause de leurs envies réprimées. Leurs propres odeurs, leurs sueurs, leurs caresses, toutes sortes de choses les excitaient tout au long de la journée. Mais ils savaient aussi que la masturbation était pire encore, à peine un soulagement momentané aussitôt suivi d'une grande frustration et d'une rage incontrôlable, d'une terrible colère envers les autres, d'une haine viscérale face à la vie. Une situation qui pouvait les mener à l'indiscipline immédiatement réprimée par des enfermements dans d'horribles cellules impitoyables, ou pire encore en prenant d'autres années de prison qui viendraient se rajouter à leur condamnation.

**Et plus tard, tout ce groupe d'amis s'est dispersé un peu partout dans le monde ce qui a été bien triste pour la nostalgie et une chance pour la majorité d'entre eux. Je sais que tu t'es beaucoup alimenté à certaines fraternités littéraires et que beaucoup de ces expériences ont été vitales pour la maturité de ton œuvre. Qu'est-ce que cela et cette époque évoquent pour toi ?**

Je me souviens des moments partagés avec ce groupe magique que nous avons constitué en un ensemble aux liens étroitement resserrés. Tous unis, nous ne faisons qu'un seul homme. C'est incroyable qu'il n'y ait jamais eu une seule dispute. Nous lisions les textes des autres comme s'ils étaient les nôtres. Il n'y a jamais eu de jalousie entre nous. Bien au contraire, nous nous encourageons à participer à des concours et nous étions tout heureux pour celui qui remportait un prix comme si nous l'avions tous gagné. *Guillermito Vidal* qui était dans notre groupe, nous a

appris tant de choses grâce à son expérience de la vie et dans l'exercice de la littérature. Il y avait aussi *Gume Pacheco*, l'humour en personne, *Garrido*, l'air sérieux jusqu'à ce que tu le connaisses vraiment, *Arzola*, l'ingénuité même, toi Amir, toujours le plus travailleur, et *Marcos González*, aussi talentueux qu'éloigné de son destin. Nous étions devenus une famille, à tel point que nous avons dépassé la question de la littérature. On a commencé à parler de nos problèmes personnels et à les régler entre nous. On faisait tout pour que le groupe soit connu et ses livres publiés. Tout ça me rappelle qu'un jour j'ai acheté la revue *Alma Mater* de l'Université de La Havane, et arrivé aux pages sur les livres j'ai vu un nom identique au mien avec une nouvelle qui portait le même titre que l'une des miennes ; et ce n'est pas tout, l'auteur appartenait lui aussi à l'atelier d'écriture *Diez de Octubre*. Ma première réaction a été de me dire que quelqu'un d'autre avait le même nom que le mien dans cet atelier d'écriture. Comme je me refusais à publier une seule ligne, je n'ai jamais imaginé un instant que c'était toi qui l'avais donné à la rédaction de la revue. J'avais eu une très belle surprise. Il faut donc reconnaître que le coupable d'avoir publié pour la première fois mes abominables nouvelles, c'est toi.

**Puisqu'on parle de l'atelier Diez de Octubre, il y avait aussi Chachi Melo. C'est moi qui t'ai amené chez elle et te l'ai présentée. Et toi aussi, tu t'es retrouvé attrapé à son amitié joyeuse et profonde. Pendant la lecture de nos premiers textes, elle nous interrompait toujours avec son magnifique petit garçon, Abel González Melo, qui tient aujourd'hui une place importante parmi les auteurs cubains.**

\*\*\*

## LES ESPACES LITTÉRAIRES

\*\*\*

**Il y a cinq moments de ta carrière littéraire que je veux que tu racontes en essayant de retenir les détails les plus importants pour chaque événement qui allait te faire entrer dans la peau de l'écrivain que tu es ou pour d'autres faits qui t'ont ouvert les yeux sur une réalité aussi dure que celle que tu vis aujourd'hui.**

**A.- La mention reçue au Prix International de contes *Juan Rulfo*, en 1989.**

Une véritable surprise. Je me considérais plus qu'aujourd'hui comme une expérimentation d'écrivain raté. Je n'ai envoyé mon texte au concours que pour avoir

l'avis d'un jury étranger. Je voulais savoir si ma littérature pourrait être reçue hors de Cuba. Si, traitant d'un sujet de caractère régionaliste, elle pouvait paraître intéressante ou ennuyeuse. C'était la première fois que les écrivains reconnus entendaient parler de moi. D'une certaine manière ça m'a positionné sur la carte des *Novísimos*.

**B.- Les deux occasions où on t'a confisqué le Prix Casa de las Américas.**

Très triste. Pas seulement pour moi mais pour les jurés qu'ils ont mis dans une situation impossible. Le sujet

du livre c'était la guerre en Angola. Un endroit où nous sommes restés quinze ans et où de nombreux cubains n'ont jamais réussi à comprendre ce que nous sommes allés y foutre. Le livre n'avait rien d'épique, comme on qualifiait habituellement cette guerre. La seule chose qui m'intéressait c'était le côté humain, ces hommes plongés dans un conflit belliqueux qu'ils sentaient lointain.

Je n'ai pas oublié la tête d'*Abilio Estévez*<sup>10</sup> me donnant l'inexplicable exposé des motifs sur le livre. C'est toi qui allais écrire plus tard que cette année-là ils avaient primé le plus mauvais livre de tous les prix *Casa de las Américas*. *Abilio* a raconté que dans l'hôtel où ils lisaient les œuvres sélectionnées, on l'a appelé au haut-parleur pour qu'il se rende dans une chambre. Quand il est arrivé les « *segurosos* <sup>11</sup> » l'attendaient. Ils lui ont dit qu'il n'était dans l'intérêt de personne que ce livre soit primé. Ils avaient fait la même chose avec l'argentine *Luisa Valenzuela*, elle aussi, membre du jury. Elle a voulu par la suite m'emmener dans son pays parce que j'avais le même âge que sa fille. Cette péripétie lui a permis de mesurer toutes les difficultés que je rencontrerais pour faire une carrière littéraire sous ce régime. C'était en 1992. Depuis ce temps-là je n'ai jamais pu me résoudre à quitter mon pays. Je lui ai dit que je la remerciais mais que Dieu seul savait pourquoi j'étais né ici et voulait que j'y reste. Elle n'a pas renoncé et au moment du prix *Alejo Carpentier*, elle a tout fait pour être invitée à Cuba et y participer.

En 1994, la situation s'est répétée. Mais cette fois la Sécurité s'est montrée plus prudente : elle a tenté,

---

10 Abilio Estévez est un écrivain qui s'est distingué et a été primé dans presque tous les genres. Son roman *Tuyo es el reino* (Ce royaume t'appartient, Grasset, 1999) considéré comme son oeuvre majeure a été primé par le *Premio de la Crítica Cubana* en 1999 et le Médicis du roman étranger en 2000. Ses livres ont été aussi traduits et publiés en anglais, allemand, italien, portugais, finlandais, danois, hollandais, norvégien et grec.

11 Agents de la police politique.

mais sans succès, d'éviter qu'elle soit convoquée pour participer au jury. Mais les livres survivent aux tyrans et à leurs gouvernements totalitaires. La censure n'a jamais pu mettre l'art sous le boisseau. Un jour, un écrivain m'a dit que mon livre était injuste pour ceux qui avaient fait cette guerre. Quand j'en ai parlé à Heras, il m'a dit que les livres n'étaient pas faits pour être justes ou injustes mais que d'un point de vue strictement littéraire, ils étaient tout simplement bons ou mauvais.

### **C.- Le Prix UNEAC de nouvelle 1995 pour *Sueño de un día de verano* et la censure à sa sortie, en 1998.**

Les livres arrivent quand tu en as le plus besoin. Ils sont comme des bouées de sauvetage. Avec avec l'édition d'un livre, ce prix me donnait enfin la possibilité d'être un écrivain. J'étais connu dans le milieu de la culture mais je n'avais pas publié de livre. En réalité, il n'y a que ça qui te donne une carte de visite d'écrivain. Il faut dire aussi que c'était un livre de nouvelles, le genre le plus prisé à Cuba, surtout pour notre génération. C'était le même que celui qu'on m'avait censuré. Prévoyant que la Sécurité de l'État recommencerait à saboter le prix si je gagnais, j'en avais changé le titre : *Songe d'un jour d'été*. Il a passé tous les contrôles et on lui a donné le prix. Quand ils se sont aperçus de ce qu'était le livre qu'ils devaient publier, qu'il parlait de la partie humaine, de l'homme plongé dans cette guerre, de ses contradictions, leurs dents se sont mis à grincer. Ce livre les atterrait. Il passait dans tous les bureaux. On m'a appelé plusieurs fois pour que je m'explique sur mon refus de le publier s'il devait être mutilé. Lors d'une énième convocation, j'ai gardé un silence digne de Gandhi, mais avec une différence, moi je ne cherchais pas à provoquer une réaction politique. Par contre, si réaction il y avait, je voulais qu'elle soit

littéraire. Je voulais bien être sur le devant de la scène, mais uniquement de la scène culturelle.

Jusqu'au jour où ils ont décidé de m'appeler pour négocier. Ils me l'ont dit clairement. Plusieurs nouvelles ne pourraient paraître et surtout celle qui s'intitulait *Los olvidados*. Le fonctionnaire m'a dit : « Dans vingt-cinq ans, on l'aura toujours pas publié ce livre. » Mais en 2001, j'y suis arrivé. J'ai pu faire éditer *Los hijos que nadie quiso* qui a reçu le prix *Alejo Carpentier*. Comme je viens de te le dire, pour moi, il était urgent de présenter un livre, mais je ne pouvais accepter qu'il paraisse sans ces nouvelles. C'était une trahison. Et elle aurait été la pire de toutes. Je me serais trahi moi-même. À ce besoin d'être publié, un autre est venu s'ajouter ; inattendu, celui-là : quelqu'un attendait un enfant de moi et je n'avais pas de foyer à lui donner. Le fonctionnaire m'a proposé un appartement. J'ai réfléchi pendant un moment. D'un seul coup, j'avais la possibilité de donner une stabilité à cette personne et à ce fils qui allait naître dans les prochains mois. Je me suis aussi dit qu'un éditeur partout dans le monde avait le droit de lire ce livre et de me dire que ça l'intéressait de le publier. Et ce fonctionnaire me donnait la possibilité d'avoir un livre à moi. Mieux encore, en échange des nouvelles qui resteraient inédites, il me donnait un appartement. J'ai eu l'impression de faire du troc sur un marché de Bagdad. De toutes façons, comme l'a dit *Ortega y Gasset*, l'homme est et sera toujours « lui, et ses circonstances. » J'ai accepté... Le livre est sorti pour le salon de 1998, avec une couverture horrible. Ils l'avaient fait volontairement. Je t'assure qu'on avait plutôt l'impression de voir un paquet de lessive qu'un livre. C'est comme ça que j'ai réussi à me faire connaître des lecteurs et en même temps mon premier fils a pu naître dans un endroit convenable.

## **D.- Le prix *Alejo Carpentier* 2001 pour *Los hijos que nadie quiso*.**

Ce livre comprend toutes les nouvelles qui avaient été censurées et c'est pour ça que je lui ai donné ce titre qui est aussi celui de l'une des nouvelles. Pour moi, ces textes méprisés, censurés, ressemblaient aux jeunes gens qui s'échappaient de l'île sur des radeaux. J'ai vu une similitude dans ces deux circonstances. Évidemment le vote du jury a été divisé. Tous savaient qu'ils prenaient des risques en me donnant un prix. J'ai eu deux votes en ma faveur. Celui de *Arzola* qui avait gagné le prix l'année précédente. Il s'était décidé après un appel téléphonique du bureau d'*Iroel Sánchez* qui en ce temps-là était président de l'Institut Cubain du Livre. Comme tu le sais très bien, ce type était l'éternel taliban, le digne héritier de ce personnage qui s'appelait *Pavón* et a fait tant de mal à la culture cubaine. On m'a raconté que *Iroel* ouvrait les yeux comme dans une prière à ces divinités que devaient être, j'imagine, Lénine, Staline, Hitler, Marx et Engels, et son bien-aimé et adoré Fidel Castro à qui il voue un amour à la limite de l'homosexualité. Mais pour revenir aux membres du jury qui ont voté pour moi, *Arzola* est parti de Cuba peu de temps après l'attribution du prix. L'autre n'était personne d'autre que *Eduardo Heras León*. Je dois d'ailleurs dire que lorsque j'ai envoyé mes textes au concours on ne connaissait pas encore la composition du jury. Si j'avais su qu'il y était, je ne me serais jamais présenté sachant qu'en raison de notre amitié ce serait le prétexte de toutes sortes de ragots ; ce qui n'a pas manqué de se produire plus tard. *Heras* n'a plus été invité à d'autres concours convoqués par l'Institut du Livre, tout au moins jusqu'en 2009, quand je l'ai perdu de vue. C'est la punition que lui a infligé *Iroel* et qui m'a dit avoir reçu une plainte de membres de l'Association des Combattants

de Cuba. Ils exigeaient dans une lettre des explications sur la publication du livre. Sur un plan plus personnel il m'a expliqué que ses camarades qui avaient été avec lui en Angola, lui reprochaient d'avoir fait paraître cette vision impitoyable de la guerre quand il était président de l'Institut du Livre. Je lui ai demandé s'il pensait que le livre ne disait pas la vérité. Il m'a répondu « Le problème, ce n'est pas de savoir si les choses se sont passées comme ça ou si elles ont été pire que ça. Non, Ángel, le problème, c'est que l'ennemi profite de nos faiblesses pour nous attaquer et on ne peut pas leur donner de bonnes raisons de le faire ».

Après tout ça est devenu franchement comique. Ils m'ont emmené au salon du livre de Guadalajara, au Mexique, comme on le fait chaque année pour les vainqueurs du prix *Carpentier*. Ils avaient organisé plusieurs présentations dans des universités dont se chargeaient des Mexicains d'un Comité de Solidarité avec Cuba. Quand les étudiants posaient des questions sur le respect des droits humains à Cuba, mes accompagnateurs répondaient en essayant de discréditer les groupes de dissidence qu'ils appelaient « groupuscules », reprennent une expression que Fidel Castro avait mis à la mode et que tout le monde répétait. J'ai trouvé ça insupportable et j'ai dit qu'ils avaient autant le droit de penser et de choisir que les millions d'autres cubains, qu'ils soient cent, cinquante, dix ou qu'il n'y en ait qu'un seul. Les étudiants et l'ensemble des professeurs se sont levés pour m'applaudir.

Au retour, les organisateurs sont allés expliquer à *Iroel* qu'il fallait me remplacer, choisir un autre écrivain ; moi je ne correspondais pas à leurs attentes. Ça m'a beaucoup amusé. Et bien sûr, ils m'ont remplacé. Ils l'ont fait avec cette façon propre au « socialisme » : personne ne te reproche rien mais tout le monde te fuit comme si tu avais la peste. Après, je les ai vu plusieurs fois partir en bus sans

me saluer. J'ai bien compris qu'elle était leur intention et je m'y suis fait sans problème.

Lors de la présentation officielle du livre, tous les fonctionnaires de Cuba étaient là à l'intérieur du hall d'expositions. J'avais à mes côtés *Jaime Sarusky*<sup>12</sup>, qui avait gagné cette année-là le prix du roman. Pendant que je parlais, je voyais ses mains se couvrir de sueur. Je n'ai plus jamais revu quelqu'un transpirer autant. Des gouttes tombaient sur la feuille qu'il devait lire et j'ai vraiment eu peur qu'elles effacent l'encre. Je disais à ce moment-là, répondant à une question du public que mon intention n'était pas d'être désagréable mais d'être honnête et surtout envers moi-même, moi, qui m'identifiais avec ce groupe de jeunes cubains qui ne trouvaient voyait aucune affinité entre la Révolution et notre génération. La Révolution était pour eux quelque chose qui appartenait au passé et dans laquelle nous ne nous reconnaissons pas. En terminant j'ai assuré que l'immense majorité de ces jeunes que je connaissais pensaient la même chose que moi.

Les fonctionnaires son restés stoïques. Mais bien des années plus tard, *Iroel* m'a rappelé ce moment en me disant qu'il avait été l'un des plus désagréables de sa vie. J'ai toujours payé très cher ma volonté de rester honnête et de m'y tenir dans mes actes. J'ai su qu'à *Manzanillo* ils avaient reçu des appels et des courriers électroniques de l'Institut du Livre, précisément de l'écrivain *Fernando León Jacomino*, qui en ce temps-là était le vice-président. On leur reprochait amèrement de m'avoir invité et on leur suggérait de me remplacer par l'écrivain *Rogelio Riverón*. Une autre fois, on m'a appelé pour que j'accepte d'être Président du concours *Wichy Nogueras*. Mais par la suite un contre ordre est arrivé sans que j'en sois avisé. Quand

---

12 La Havane -1931 Écrivain, journaliste. Spécialiste et chercheur sur les communautés d'immigrants et les minorités de Cuba. En 2000 il a obtenu le prix *Alejo Carpentier*" du roman..

je me suis présenté au Capitole, où l'on devait annoncer le résultat, on m'a dit que je ne faisais plus partie du jury. Je pourrais encore parler de ce qui s'est passé lors du dernier Salon du Livre auquel j'ai participé. J'étais à l'hôtel de *Morón* et la Sécurité m'a fait sortir de ma chambre. Cette nuit-là, j'ai dormi chez le chauffeur de taxi qui nous conduisait.

Aujourd'hui, je suis un écrivain fantôme.

**E.- Le Prix *Casa de las Américas* 2006 pour *Dichosos los que lloran*, le plus dur et le plus critique de tous tes livres.**

C'est que le livre touche la fibre la plus profonde de l'être humain : la prison, le prisonnier obligé aux comportements les plus abominables pour survivre. J'en ai finalement tiré toutes ces expériences que j'ai vécues à *La Cabaña*. Certains de mes amis essayaient de me faire changer d'avis. Je crois qu'ils le faisaient avec la meilleure intention. Ils ne voulaient pas me voir brisé, mis à l'écart comme cela leur était arrivé pendant le *quinquenio gris*<sup>13</sup>. Ils me disaient de renoncer à l'écriture, de me faire une raison : je ne serai pas publié.

Le livre ne montre qu'une infime partie de cette réalité a de repoussant. En ce moment j'écris un roman. Je suis effrayé de ce que j'écris en voulant faire sortir tout ce que je porte en moi. Je veux me vider, ne plus parler de ce sujet. En sortir. Quand j'écris, je me fais mal. C'est un déchirement de sentir que tout ça recommence.

Mais il se trouve que l'ironie de la vie a voulu que le livre soit présenté au salon du livre organisé à *La Cabaña*, dans un des quartiers où j'ai été enfermé. Les autres parlaient

---

13 Période allant de 1970 à 1975 pendant laquelle la création artistique et culturelle d'une grande richesse et variété a été brusquement interrompue par le régime avec des actions déstabilisatrices et répressives.

de l'impression que le livre leur avait laissée, et moi, dans mon imagination, je voyais marcher les prisonniers allant d'un côté à l'autre. Je remontais le temps et tous ces gens qui ne s'intéressaient qu'à la Culture étaient remplacés par ceux qui luttèrent pour survivre physiquement et moralement, qui m'avaient servi de personnages pour que leur souffrance et leur angoisse n'aient pas été inutiles. C'était pour moi une façon de leur rendre hommage, de leur dire ma reconnaissance. Mais je sais qu'ils auraient refusé mon geste qui pour eux est étranger à cette réalité qui nous a tant marqué les uns et les autres.

C'est au nom de cette expérience partagée, que le livre est dédié à José Martí, qui est en réalité la condamnation perpétuelle et heureuse de tout bon cubain.

\*\*\*

## LES ESPACES PUBLICS

\*\*\*

Dans un récent article, j'ai parlé d'une anecdote dont tu te souviens sûrement. Nous nous sommes retrouvés par hasard en 2004, à l'angle du *Palacio de los Matrimonios* du *Vedado*, après de longs mois sans nous voir. Et là, très inquiet à cause des pressions politiques et culturelles que je subissais, tu m'avais dit : « Tu te trompes, *hermano*, tu ne prends pas la bonne voie. Notre vie, c'est d'écrire. C'est pour ce que nous écrivons qu'ils doivent nous respecter. Pour le reste, que les politiques s'en chargent ». Berta, mon épouse qui m'accompagnait ce jour-là, m'a rappelé il y a peu qu'elle m'avait dit tout bas après t'avoir écouté : « C'est que Ángel n'a pas encore connu les problèmes que toi tu as connus ». Mais je sais grâce à nos conversations que depuis longtemps tu avais perdu toute illusion sur tout ce que tu voyais : la censure, les privations de liberté, l'obligation d'émigrer pour la majorité de notre groupe... J'aimerais que tu me racontes comment s'est produit ce changement pour te convaincre de la nécessité que ta voix comme individu social soit écouté au-delà de l'écrivain et à quel moment tu as décidé de faire le pas pour aller vers la liberté qu'on nous a volée et qu'aujourd'hui on vole encore à beaucoup d'écrivains à Cuba ?

Cette voie m'a été imposée. J'aimerais te dire aujourd'hui encore la même chose mais la réalité est toute

autre. Il fallait d'abord que nous fassions nos preuves comme écrivains. C'était peut-être là l'idée : il était très facile pour eux de nous mettre « hors jeu », profitant de notre manque de présence tangible dans la culture cubaine. Il fallait d'abord gagner cette place, ce droit que te donne la littérature elle-même. C'est ce que nos maîtres nous ont appris. *Heras* nous a toujours dit qu'il y a un moment où l'élève tue le maître. Je ne l'avais jamais compris. Il disait cela d'un point de vue littéraire, et l'exprimait avec de grands regrets, mais tout en acceptant que c'était dans le processus naturel de l'ascension de l'écrivain. Je n'ai jamais vu ce moment-là arriver. Je l'ai toujours accepté comme celui qui était le Maître. Mais la mort est arrivée par la partie, disons, citoyenne qui est en moi, à cause de divergences sur le plan social et politique. C'est en cela que j'ai tué le Maître. Et le Maître a tué l'homme. Chaque partie a assassiné l'autre et je n'étais pas préparé à ça.

De toutes façons, je garde jalousement une dédicace qu'il m'a faite il y a seulement deux ou trois ans. Il m'assure de l'admiration qu'il me porte pour n'avoir pas faibli sur ma position, sur mon honnêteté et de n'avoir jamais renoncé malgré les propositions officielles.

Mon besoin de m'exprimer, de communiquer, de dire ce qui était en moi et que je considère aussi comme essentiel chez l'écrivain, m'a servi de motivation inconsciente, comme l'a été l'acte d'écrire. Devenir écrivain n'a jamais été pour moi une fin en soi mais plutôt un besoin amer et obligatoire qui m'apportait une paix intérieure. Pas plus que de me faire l'interprète de mes circonstances. Cela aussi est arrivé sans que je l'attende. J'ai souvent dit que je serais le plus heureux si j'avais un tout petit coin sur la dernière page d'un journal quelque'il soit où je pourrais donner mon point de vue, erroné et superficiel. Mais je pourrais enfin dire ma façon de voir la vie, exposer les idées que j'assumerai devant l'histoire avec toute la

responsabilité qui en incombe. C'est au cours d'un voyage en République Dominicaine, c'est d'ailleurs la dernière fois où je suis sorti du pays, que j'ai su grâce à mon ami l'écrivain cubain *Camilo Venegas* et à son ancienne épouse *Zilma* ce qu'était un *blog*. Moi, ce mot ne me disait rien. Ils m'ont expliqué ce que c'était et ça m'a paru être la grande invention du XXIème siècle. C'est là que j'ai pu lire pour la première fois les *post* de *Yoani Sánchez*<sup>14</sup>.

De retour à Cuba je voulais avoir le mien, tout en ne me faisant guère d'illusions. Je savais tout ce que supposerait d'en ouvrir un. J'ai vécu alors pendant plusieurs mois une série de contradictions et de luttes internes. Et puis je me suis finalement décidé à l'ouvrir. J'ai appelé l'*Instituto del Libro* et j'ai eu un entretien avec son président *Iroel Sánchez*. Je lui ai fait part de mon intention et je lui ai demandé un domaine national pour pouvoir avoir un espace suffisant. J'ai pensé à *Cubaliteraria*<sup>15</sup>. Il a voulu connaître le sujet et je lui ai dit qu'il aurait un regard culturel, social, assez différent de ce qui se faisait d'habitude, que je voulais faire bouger les idées et le débat. Il m'a répondu qu'il ne possédait pas la fameuse « largeur de bande » d'une puissance suffisante. Je me suis d'ailleurs servi de cette expression pour le titre d'un livre encore inédit. C'est à ce moment-là qu'on m'a proposé d'être hébergé par *Cubaencuentro*<sup>16</sup> sans me demander ce que serait l'orientation de mes *post*. Et le premier grand

---

14 Yoani María Sánchez Cordero (La Havane 1975) est philologue et journaliste. Son *blog* *Generación Y* [www.desdecuba.com/generaciony](http://www.desdecuba.com/generaciony) critique du régime castriste connaît une audience mondiale, traduit dans dix-sept langues. Arrêtée au cours du mois de novembre pendant quelques heures, Ángel Santiesteban venu la soutenir, a été molesté et arrêté à son tour pendant près de 48 heures.

15 [www.cubaliteraria.cu](http://www.cubaliteraria.cu) : Site Web de l'*Instituto Cubano del Libro* Ángel Santiesteban figure dans la liste des auteurs et la nouvelle *Los aretes que le faltan a la Luna* y a été publiée en juillet 2012.

16 [www.cubaencuentro.com](http://www.cubaencuentro.com) Site et Blog de dissidence.

affrontement a eu lieu. Jusque-là, ils avaient supporté tant bien que mal mes déclarations et ma littérature. Mais apparaître impudemment dans la revue *Cubaencuentro*, c'était pour eux un geste d'une incorrection inadmissible. Souviens-toi de tout ce qu'ils ont fait à *Antonio José Ponte*<sup>17</sup> pour avoir accepté d'appartenir à cette revue.

Dans un de mes premiers *post* je fais référence à une délégation d'écrivains invités à un salon du livre au Mexique qui avaient donné l'image de malheureux demandant l'aumône. Je n'ai jamais pu me résoudre à accepter ce genre de choses. Lors d'un voyage en Martinique où j'avais été invité avec un poète Prix National de Littérature, je l'ai vu demander de l'argent de poche et entendu dire que nous, les Cubains, comme nous étions pauvres, il fallait nous aider. Je me souviens que j'étais reparti immédiatement en le laissant seul. À l'évidence, ce poète était habitué à se comporter de cette manière et à nous rabaisser. Avant de m'en aller, j'ai tenu à bien préciser aux organisateurs que je prenais cette décision à titre personnel. D'autres écrivains invités eux aussi à ce salon de Guadalajara avaient dû se loger où ils avaient pu à la fin de leur séjour, leurs chambres n'étant plus réservées. Je me souviens aussi de l'ambassadeur de Cuba en République Dominicaine, épouvanté, qui avait déguerpi de l'aéroport pour ne pas s'occuper de deux jeunes écrivains que les organisateurs n'étaient pas venus chercher.

Mais il y a tant d'anecdotes que d'autres que moi pourraient aussi raconter.

Quand j'ai écrit le *post*, le scandale a éclaté. On m'a traité de traître. Quelques écrivains de la délégation, sachant que je disais la vérité, m'ont répondu. Ils craignaient de ne plus avoir la possibilité de voyager même s'ils devaient s'abaisser comme des misérables.

---

17 (Matanzas, 1964). Essayiste, écrivain, scénariste. expulsé en 2003 de la ENEAC pour son opposition déclarée au régime cubain..

Alors ce sentiment de rejet n'a cessé de grandir en moi. Tu dois sûrement te souvenir qu'ils m'ont arrêté en pleine rue, qu'ils m'ont frappés, qu'ils m'ont cassé le bras et m'ont prévenu que « je n'avais aucun intérêt à jouer au contre-révolutionnaire ». Et pour finir, il y a eu cette condamnation à 15 ans de prison à laquelle vient s'ajouter maintenant une nouvelle accusation pour agression physique.

En fait, on ne m'a pas laissé d'autre choix que d'assumer mon temps avec toute la force et l'énergie de mon âme.

Toi, Amir, tu as toujours été précoce. Tu avais une vision plus claire de la littérature et de la politique que les autres. Tu as toujours été le premier. Cette expression dont je me suis servi à ce moment-là était une stratégie et finalement une ingénuité de ma part. J'aime que les choses se produisent, tout au moins dans mon cas, par mes propres besoins. Que ce soit un accouchement naturel, sans qu'il soit provoqué, ni précipité et encore moins prémédité.

Et comme tu peux voir, je suis là, et j'assume mes actes et leurs conséquences.

**Une des méthodes de la dictature en vigueur aujourd'hui à Cuba consiste à instiller la peur à tous les citoyens, quelque soit sa position, quelque soit son origine ou sa formation, qu'il vive dans l'île ou en exil. Tu as écrit récemment dans une lettre ouverte que d'aller en prison pour tes idées ou mourir n'avait plus d'importance pour toi. Je sais, pour avoir du vivre la même chose en 2001, que c'est une démarche dure et difficile mais comment cela s'est-il passé dans ton cas ?**

Ça a été deux ans d'attente. Tout a commencé comme un jeu. Moi j'invente les règles et toi tu dois t'y faire. J'ai résisté deux ans. Des arrestations les unes après les autres, des meetings pour dénoncer, du mépris. J'ai continué le

jeu. J'avais honte, même si j'avais la conscience tranquille face à ces accusations honteuses que j'ai encore du mal à évoquer en écrivant. Le jeu est devenu une affaire sérieuse. Alors ils ont commencé à lui donner une tout autre tournure. Le capitaine *Amauri Guerra Toyo*, un valet du régime a monté un dossier sans preuve, sans aucun fondement, en commettant les plus grandes et les plus viles violations que l'on puisse imaginer, en totale connivence avec la Sécurité de l'État et le système judiciaire, n'hésitant pas à falsifier ma signature, à modifier des documents que nous avons vus auparavant avec mon avocate. Enfin, et toujours en présence de mon avocate, j'ai signé un document avec un stylo bille en rajoutant des traits de chaque côté de la signature pour qu'on n'y ajoute pas d'autres mots qui m'incrimineraient. Mais, après le point que je n'ai pas pu mettre à la bonne place, la virgule et les traits que je l'ai obligé à me laisser faire, cet individu a rajouté une phrase que je n'ai jamais prononcée. Mon avocate peut en témoigner. Tout le dossier de l'instruction est monté sur des ambiguïtés comme l'est aussi la demande des parties civiles qui s'appuie sur des éléments qu'elles ne possèdent pas et sur le fait que les tiers ne savent pas qu'ils peuvent la lire.

J'ai pris cette position en connaissance de cause et en toute honnêteté, et elle est toute ma vie. Rien ne me fera changer d'idée ni renoncer pour améliorer ma situation actuelle. Le seul moyen de me sortir de cette sale histoire, c'est que les milieux officiels et le contre-renseignement acceptent d'arrêter la procédure judiciaire. Mais même si les temps ont changé, tout le monde sait bien qu'ils n'aiment pas reconnaître leurs erreurs. Ils craignent trop que d'autres intellectuels essaient d'en faire autant. Ils ne veulent pas de précédent et ils tenteront par tous les moyens de rendre leur décision exemplaire.

Finalement, comme je l'ai expliqué dans ma lettre ouverte, je suis prêt à affronter le pire. Et si cela arrive, au

nom de mes convictions et de mon innocence, je résisterai tant que mon organisme tiendra sans être alimenté.

**Parle-moi de quelque chose que je sais être très compliqué mais très important pour comprendre ce qui se passe aujourd'hui avec les écrivains cubains : cette différence entre la pensée intime et le discours public. Est-il vrai, comme l'ont dit Barnet et Abel Prieto que l'immense majorité des artistes et des écrivains sont du côté de Fidel, de Raúl et de la Révolution ?**

Peut-être mieux que personne, j'ai eu des preuves fournies par les écrivains eux-mêmes sur leur position réelle face au système. En les écoutant, il m'arrivait de me dire que je me sentais plus proche qu'eux de la politique du régime. Ils ont un double discours. Ils ont celui qui est officiel et l'autre qui se veut critique mais celui-là, ils ne le tiennent pas dans les milieux officiels. Comme je viens de te le dire, ils préfèrent voyager, dans des conditions misérables, plutôt que ne pas voyager du tout. Ils s'accommodent de leur situation et en même temps ils peuvent respirer la liberté. Mais je ne crois pas à l'honnêteté de la majorité d'entre eux. Ils font semblant d'être des « compagnons de route ». C'est un statut fait de cynisme qu'acceptent les deux parties, il s'en servent et en profitent afin de rester en place, les uns comme êtres humains, les autres comme système social.

Les écrivains agitent le fameux petit drapeau, parfois avec plus d'enthousiasme que les autres selon les prébendes reçues et cachent leurs véritables sentiments sur le régime. C'est pour ça qu'on a inventé l'histoire que récupérera infailliblement l'hypocrisie de chacun.

**Et que dire de cette puissante culture cubaine qui depuis cinquante ans se construit dans l'exil, un peu**

## **partout dans le monde ? Comment crois-tu qu'elle peut contribuer, de l'extérieur au besoin d'un radical changement social dans l'île ?**

Sans essayer d'être un analyste, un stratège politique, un philosophe et encore moins un démiurge, ce n'est pas un sujet qui m'intéresse et quelqu'un m'a appris à éviter de parler de sujets que je ne connaissais pas. Mais comme il s'agit de mon avis, de celui d'un artiste qui donne un point de vue avec la plus grande humilité, je pense que les intellectuels en exil doivent rester en contact étroit avec la culture cubaine, la défendre d'abord sur le plan de l'art et en ayant ensuite avec la position politique qu'il leur conviendra. Il ne faut jamais oublier ça. La culture d'abord, le reste ne vient qu'après. Je suis sûr que c'est ce poids artistique qui créera la conscience et le respect du dialogue dans lequel se fera le changement politique permettant le retour de la démocratie et de la liberté des cubains ; même s'il y a quelques plaintes comme cela arrive souvent et qui de toutes façons seront minoritaires. Il y a cette phrase qui me plaît tant et je ne la cite sûrement pas textuellement. À force de la répéter je la porte si profondément en moi que je l'ai faite mienne : Mourir, s'il le faut, pour que les autres aient le droit de penser le contraire de ce que je pense. Il faut donc continuer à profiter de l'espace de liberté et de ses médias avec leur technologie avancée qui ne peuvent être poursuivis ni subir de représailles directes comme la saisie de leurs ordinateurs.

Il faut dans une certaine mesure, créer l'espace de dénonciation nationale, être la voix de ceux qui sont dans l'île. Il faut aussi aplanir les désaccords esthétiques, nuancer les positions pour convenance personnelle et rechercher le chemin de l'unité. Que la diaspora soit renforcée nous rassure, nous qui restons à l'intérieur et qui exigeons directement les droits de tous pour vivre

ensemble dans une future patrie libre et démocratique les bras ouverts pour des retrouvailles tant espérées avec ses enfants aujourd'hui dispersés de par le monde.

Ce qui par contre ne fait aucun doute, c'est que tous les intellectuels cubains de l'intérieur et de l'extérieur sont appelés à contribuer en profondeur à la future transition politique du pays.

**Mais est-ce que tant de déséquilibre émotionnel, tant de pression psychologique, tant de répression directe à ton encontre, tant de responsabilité avec ton blog Los hijos que nadie quiso, peux-tu encore te consacrer à la littérature ? Si c'est le cas qu'est-ce que nous pourrions à nouveau proposer à un écrivain intéressé par tes livres ?**

Écrire c'est l'échappatoire, c'est l'espace de raison que je protège, alors que ce devrait être le contraire, car l'espace créatif ressemble bien plus à celui d'un dément. Mais comme on l'a dit tant de fois, la réalité dépasse la fiction. Et là c'est le cas. Dehors, j'ai l'impression de voir des fous qui savent ce qu'ils cherchent mais prennent la mauvaise direction. Des personnes que je respecte et dont les idées correspondent à leurs actes.

J'essaie d'écrire sur tout. J'ai plusieurs livres inédits,. Il y en a au moins dix qui attendent patiemment que leur moment arrive. Je n'ai jamais été pressé de les publier. Les écrire chasse cette angoisse sur la survie de la vraie culture dans le pays. Je sais qu'ils sont là, j'ai l'intuition que le sujet et la forme ont une qualité convenable, étrange et assez originale. Et cela m'apaise.

C'est douloureux d'écrire en sachant que ce que tu fais ne l'est pas pour l'époque dans laquelle tu vis, que c'est peut être pour un futur que tu pourrais ne pas connaître. Mais ce n'est pas toi qui importe, c'est la manière de régler cette dette avec ton temps : l'empreinte que tu laisses.

**Maintenant que nous sommes arrivés là, une question évidente s'impose et je dois te la poser à cause d'une vieille polémique commencée très loin d'ici quand Sartre et Camus se sont opposés sur le rôle de l'écrivain face à la société. Dans le cas particulier de Cuba, compte-tenu des circonstances singulières et de ton expérience personnelle de ces dernières années, quelle serait ta responsabilité de l'écrivain envers la société et le pays ?**

Ma responsabilité c'est d'assumer en toute honnêteté ma conscience, mes sentiments et qu'ils guident mes actes et ma position face à la vie malgré l'immense amertume et tous les préjudices que je devrais subir. Dans mon cas, il s'agit de répondre à ce besoin de communiquer, d'exprimer ma position et celle de ceux qui ne trouvent pas la forme ou la manière de le faire. J'essaie d'être une voix qui parle au nom des miens, au nom des innocents, qui seront toujours ceux qui souffrent le plus. Je sais que le prix à payer est très élevé lorsqu'on veut s'opposer au système, mais je n'ai pas le choix. Je me demande toujours qu'elle est la formule qui permet de se taire, de penser certaines choses et d'en dire d'autres en public. De quoi faut-il être fait pour recevoir des faveurs et accepter en échange la dictature, la misère du peuple en restant silencieux ? Comment ignorer l'histoire qui te reconnaîtra comme un hypocrite, comme l'allié d'un régime manipulateur qui pendant plus de cinquante ans n'a rien su faire d'autre que censurer, bâillonner la liberté d'opinion et nous a accablé de sacrifices humiliants, de tristesse et de famine ?

Pour être encore plus clair et direct, la responsabilité des écrivains cubains, c'est de protester plus que jamais, de rendre publiques ses divergences, d'exiger le respect de ses droits comme artiste quelqu'en soient les conséquences.

L'écrivain a la responsabilité d'être l'écho de son temps, de son peuple et de sa conscience. En voilà bien assez pour être de bons et vrais disciples de Martí.